

Annexe Dans la respiration du désir

Christian Hubin

Le sacré, la littérature et le profane

Volume 23, numéro 4 (136), juillet–août 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29958ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hubin, C. (1981). Annexe : dans la respiration du désir. *Liberté*, 23 (4), 120–123.

Annexe

CHRISTIAN HUBIN

NOTE : Le texte que voici a été écrit spécialement pour la Rencontre de 1981. Cependant, faute de temps — et comme, depuis toujours, les organisateurs ne sollicitent pas une communication de la part de chacun des participants — il n'a pas été lu aux assises du Château Frontenac. Christian Hubin a toutefois eu l'amabilité de nous le proposer quand même ; nous avons donc reçu « Dans la respiration du désir » quelques semaines après la clôture de la Rencontre. Nous sommes heureux de pouvoir le publier ici.

DANS LA RESPIRATION DU DÉSIR

Le moindre mot qu'on puisse dire du sacré fait parler le profane. L'un définit l'autre : double expression d'un sentiment religieux, de *ces émotions obscures et impérieuses qui troublent, fascinent et parfois asservissent le cœur humain* (R. Caillois, *l'Homme et le sacré*).

Émotion, trouble, fascination, expression de la sensibilité et de l'imaginaire comme donnée immédiate d'une réalité intérieure : on voit combien la littérature puise aux mêmes sources . . . Or depuis le XIX^{ème} siècle, la faillite grandissante de la religion n'est-elle pas accompagnée, par le principe des vases communicants, d'un transfert du sacré sur l'art — le poète, le romancier, gens de parole, devenant bon gré mal gré des substitués, de nouveaux prêtres ?

Cette ambiguïté est au sein de la littérature moderne. Assomption ou mythe ? Et avons-nous vraiment à ressusciter des dieux morts, à en inventer de nouveaux ?

*

Mais comment ne pas voir que, dans le même temps, le sacré lui-même change de nature et de sens ? Il ne s'agit plus guère d'un principe révélé et immuable, suscitant les dogmes et les tabous, mais d'un paysage mental et affectif toujours changeant, où s'inscrit — solidaire, solitaire aussi — une trajectoire spirituelle ; une aventure, à travers l'écrit, de l'être à sa propre poursuite.

*

... *Avoir en soi un sacré*, réclame Char. Et René Ménéard commente (*la Condition poétique*) : Ce « sacré » que l'on peut « avoir en soi », alors que le sacré religieux est extérieur à l'homme, je ne peux reconnaître en lui que le sacré qui est à l'horizon de toute la grande poésie moderne. Et de citer Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, ouvrant les voies vers le *nowel être*. Dans un élan presque prométhéen, sans doute, mais aussi dans l'angoisse et l'échec — jusqu'à, aujourd'hui, ces théories complaisamment désespérées selon lesquelles le langage ne dirait rien, rien d'autre que lui-même. C'est ici, me semble-t-il, que l'écriture moderne trouve son intégrité et sa vocation : dans cette tentative d'arracher un sens au monde et à notre nuit, d'être un moyen de connaissances, une *auscultation* (...) *du secret*, une *chirurgie de l'invisible* (*En marge du poème*), mais en même temps, dans le refus de s'illusionner sur ses pouvoirs démiurgiques et de s'édifier en sa propre religion.

*

(Note)

Mais toujours en deçà, percevant entre deux sommeils ce bruit de chute qui révèle la profondeur des choses.

*

La poésie s'apparente au sacré parce que célébration et incantation, symboles et mythes participent également du mystère — non ce *mystère tout-puissant* que Jacques Brault stigmatise à raison (*Chemin faisant*), parce qu'il masque *de grandeur funeuse l'homme rompu au pire* — mais le mystère, d'abord, de l'essence même de l'écriture ; celui du vécu quotidien, de chaque cellule, de l'univers indéfiniment recensé, rêvé, fuyant indéfiniment : au vrai, saurons-nous jamais l'identité, le sens de rien de ce qui est ?

*

Car la poésie moderne ne dit pas le sens du monde, mais la précarité de ce sens, son hiatus profond. Elle ne dit au fond ni le réel, ni l'évidence, mais les figures de leur perpétuelle transmutation : nos images. C'est sa perte et c'est son salut, de changer pour nous la « réalité objective » — dont la science contemporaine mesure plus que jamais l'énigme — en expérience intérieure qui est au mieux accord, réunion. Saisie magique du monde, elle

nous fait paradoxalement être au monde. À celui-ci. *Hic et nunc*.
Parlant par nos mots, elle parle en même temps

... d'autre chose
autour de quoi nous tournons
(l'Enracinée)

*

Écrire : une croyance vague, confuse, sauvage, rétive à toute théologie ; toujours remise en cause, redéfinie. *C'est oracle ce que je dis*, affirme Rimbaud. Mais il est peut-être plus grand poète quand, des années plus tard, alors qu'on évoque devant lui ses poèmes, il laisse tomber comme un couperet ce mot méprisant : « Des rinqures ! ».

*

Sacralisation. Transcendance. Mythes. Mais aussi bien : démythification, démystification, désaliénation du discours. Un catéchisme en chasse un autre. « Or je crois que la poésie est affaire (...) de contemplation, d'appel et de séisme. Chaque théorie, elle la salue au passage d'un clin d'œil de cendre. (...). Il s'agit moins, en l'occurrence, d'une combinaison de techniques ou de lois inhérentes au langage que d'un supplément d'être, d'un *surcroît au monde*. C'est là ce que je nomme le sacré : à toute certitude — de quelque nature qu'elle se veuille — il répond qu'il y a toujours (...) *autre chose*. (...) Car il importe de rester dans la respiration du désir, de ne jamais pleinement souscrire. (« Réponses à André Miguel, in *l'Homme poétique*).

*

(Note)

Le soir, au dernier souffle, quand l'alouette brille comme une clé perdue, que parler à nouveau est une migration, une étincelle à la pointe d'un souvenir.

*

« Je crois qu'il y a quelque chose d'insaisissable, d'indicible, avec quoi la poésie ne cesse de se colleter (...), quête d'une identité, d'une totalité que nous n'atteindrons jamais (...), comme une espèce de spasme qui s'éteint, (...) d'orgasme qui cesse,

une vague qui retombe toujours : et c'est au bout qu'on retrouve le sacré . . . » (« Cette part de nuit en nous », in *Estuaire*, n° II).

*

Parler du sacré, disais-je, est, de la même voix, parler du profane, comme écrire est dans un même mouvement s'unir et quitter, croire, quelques secondes, à cette altérité rayonnant à travers le langage et n'y voir aussitôt après (ratures, repentirs, remaniements), au mieux, qu'une approximation.

À moins qu'écrire, comme une avancée titubante entre toutes les contradictions, ne soit ni l'accumulation des procédés et combinaisons aléatoires d'un code ne renvoyant de toute façon qu'à lui-même, ni tout à fait un acte arrachant au silence un signifié qui se refuse, mais une paraphrase infinie du monde, de sa genèse perpétuelle, l'intuition d'une fin constante et d'une constante métamorphose, contribuant à la mutation décisive : l'avènement en nous, au delà des concepts de *sacré*, de *profane*, d'une mentalité radicalement nouvelle, d'une conscience avide de toutes les fusions, de toutes les osmose — terrestres et spirituelles — une conscience cosmique englobante (Rimbaud, encore) : « . . . littéralement, et dans tous les sens. ».

».

*

(Note)

Partir.

Partir sans se retourner, après avoir tout détruit, tout renié quand sur toutes les épines des haies brillent des éclats de conscience, que l'anonyme violet colore la montagne au loin.

*